

Discours prononcé par Jean Jaurès à Toulouse dans l'église des Jacobins (Campagne électorale pour les élections législatives, Albert Bedouce candidat), nuit du 14 au 15 avril 1906.

Compte rendu de *La Cité*, 17 avril 1906

Jaurès monte à la tribune et dans ce beau patois du Tarn, si pittoresque, si imagé, il improvise un discours émouvant qui secoue tous les auditeurs ; à un moment, nous le voyons les yeux pleins de larmes, transfiguré, lancer l'anathème contre tous les exploiters, dans un mouvement de suprême beauté véritablement surhumain :

« Escoutai-me, amits, ço qu'ei dins la bouès es tallomén las qué me cal parla patouès.

Dins aquélo journado que béi la résurrectiou del poplé qu'a tallomén plourat, tallomén souffert dins lou passat, bostris païrés, bostros mairés se rébiscolon et se rébeillon et soun a l'aounou.

Astrés cops, nostros cerbélos libros que boulion pensa soun estados catchados, piétinados ; mais abouéi la pensado del poplé se rébeillo libro dins l'humanitat.

Tout aro, Ellen Prévot, qu'es estat moun camarado a l'Humanitat bous aous disio ; (l'embouyaréts à la Crambo dei députats per travailla amé nous aous d'un boun trabal) ; parlabo dés païsans, dés baïlets, d'aquélis bourriès à qui disio : bous , traballats, suzats, laourats, et la moissoun bous baillo pas rés ; et y respoundion : qué boulets, sén dal partit del pa.

Lou pa, amé la serbitudo, l'ignourence, es pas rés, rés ; n'en boulén pas.

Es per aco que luttan, qué coumbattén, ; et apéi, quand ei entendut nostré aoutré amic nous parla dés négres que torturon, qué martyrison al Congo, dins touto l'Africo per abé las récoltos, lou caoutchouc, l'or, toutis lous produits, tremblabi dins moun cor a la pensado de toutos las tourtueros qu'y fan subi ; y prenén las fennos,

lous éfans jusquos qué aoujén pourtats aquélis produits ; les éfans, pourrits de miséro, coumo an fait as minurs de Courrières. Aquél homé, qu' appèlon un salbatche, pot pas biouré sans sa fenno, sans sous éfans ; travaillo, suso, crèbo per lous tourna bésé et pla soubén, quand a fenit soun trabal, trobo sa fenno morto et sous éfans désparescuts.

Boulén pas maï aco.

Y a quatre ans, un homé intelligén, pas soucialisto, cépendan, moussu Waldeck-Rousseau, disio aïssi : Las coungregatious, lous mouénos, las nounéttos, an coupat la Franço en dus ; eh bé, boulén pas dos Franços, nous aous tapaou ; les fenians d'un coustat, lous oubriés de l'aoutré. N'en boulén pas qu'uno ; boulén lou trabal libré, soubérèn, rey, et es per aco qué boulén renbouya lous fenians dins la luno.

Es la Franço des baléns, dés républicains que boulén. »

Une longue ovation salue la fin de cet émouvant discours, qui a été haché d'un bout à l'autre par les applaudissements ; pendant que Jaurès parlait, on sentait un souffle d'humanité et de pitié passer sur l'assistance ; des larmes sont dans les yeux de tous les auditeurs qui garderont de cette nuit-là un souvenir ineffaçable.

Traduction du discours :

« Ecoutez moi, amis, j'ai la voix si fatiguée qu'il me faut parler patois.

Dans cette journée qui a vu la résurrection du peuple qui a tellement pleuré, tellement souffert dans le passé, vos pères, vos mères se rétablissent et se réveillent et sont à l'honneur.

Autrefois, nos cervelles libres qui voulaient penser ont été écrasées, piétinées ; mais aujourd'hui la pensée du peuple se réveille libre dans l'humanité.

A l'instant, Ellen Prévot, qui a été mon camarade à l'Humanité vous l'a dit (vous l'enverrez à la Chambre des députés pour faire avec nous un bon travail) ; il parlait des paysans, des valets , des métayers à qui il disait : vous, vous travaillez, vous suez, vous labourez, et la moisson ne vous apporte rien et ils lui répondaient : « Que voulez-vous, nous sommes du parti du pain »

Le pain, avec la servitude, l'ignorance, n'est rien, rien ; nous n'en voulons pas. Et c'est pour cela que nous luttons, que nous combattons. Et après, quand j'ai entendu notre autre ami nous parler des noirs que l'on torture, que l'on martyrise au Congo, dans toute l'Afrique, pour avoir les récoltes, le caoutchouc, l'or, tous les produits, je tremblais dans mon cœur en pensant à toutes les tortures qu'on leur fait subir , on prend leurs femmes, leurs enfants , jusqu'au moment où ils livrent ces produits ; les enfants, pourris de misère, comme on l'a fait aux mineurs de Courrières. Cet homme, qu'on appelle un sauvage, ne peut pas vivre sans sa femme, sans ses enfants ; il travaille, il sue, il crève pour pouvoir les retrouver, et bien souvent , quand il a fini son travail, il trouve sa femme morte et ses enfants ont disparu.

Nous ne voulons plus cela.

Il y a quatre ans , un homme intelligent, pas socialiste, cependant, Monsieur Waldeck-Rousseau, disait ceci : « Les congrégations, les moines, les nonnettes, ont coupé la France en deux » ; eh bien nous ne voulons pas qu'il y ait deux France, nous autres non plus : les fainéants d'un côté , les ouvriers de l'autre. Nous n'en voulons qu'une ; nous voulons le travail libre, souverain, roi et c'est pour cela que nous voulons envoyer les fainéants dans la lune.

C'est la France des vaillants, des républicains, que nous voulons. »